

Matricules Napoléoniens Sannatois 1802-1815



Projet soutenu par Geneanet

Le site de généalogie « Généanet » participe à un projet qui a pour objectif d'indexer les registres matricules de la garde impériale et de l'infanterie de ligne (1802-1815). Ceux-ci sont numérisés et disponibles sur le site « Mémoire des Hommes » et sur le site « Généanet ». A ce jour (19 mai 2025) 1.345.512 soldats ont été recensés. Parmi eux figurent 36 fiches de jeunes Sannatois, c'est-à-dire issus des paroisses, devenues communes en 1789, de Sannat, Fayolle et Saint-Pardoux-le-Pauvre. En fait ils sont 31 si on enlève 4 fiches en double¹ et une cinquième qui n'est probablement pas à rattacher à Sannat. Si l'on fait le ratio en fonction des populations respectives de Sannat et de la France à l'époque de la Révolution et de l'Empire, on devrait comptabiliser 40 à 45 jeunes soldats. Il nous en manque quelques-uns, mais on est dans l'ordre de grandeur. Quant à Généanet, globalement pour la France, il leur reste en principe un peu plus d'un million de fiches à dépouiller...si tous les dossiers ont été conservés...ce qui devrait nous donner dans quelques temps un nouveau contingent de Sannatois.

Vous trouverez ci-dessous, classées par ordre alphabétique, les succinctes biographies officielles, suivies (en italique) du commentaire que j'ai rédigé. J'ai pu vérifier et enrichir les données personnelles des soldats grâce au remarquable travail de transcription de l'état-civil sannatois qu'a effectué Anne-Marie Maletterre-Delage pour les périodes 1751-1792 et 1806-1850. (J'ai

¹ Les fiches en double concernent 4 soldats qui ont été enregistrés dans deux régiments différents suite à des transferts.

moi-même effectué ce travail pour la courte période où fut en vigueur le calendrier républicain, 1793-1805). Très long travail de lecture, de déchiffrement de textes parfois confus (surtout avant la Révolution) et souvent difficilement lisibles. Converties en tableaux Excel, les informations tirées de l'état-civil permettent de vérifier et de compléter des informations telles que celles qui vont suivre, ou de dresser le tableau de la société sannatoise comme nous l'avons fait d'abord pour la seconde moitié du 19^{ème} siècle (C'était un des thèmes du livre N°2), puis pour la première moitié du même 19^{ème} siècle (Voir le SHP infos N°42). Toujours en remontant le temps, nous le ferons prochainement pour la seconde moitié du 18^{ème} siècle, grâce au recueil récent des données de l'état-civil que nous venons d'évoquer. Je remercie vivement Anne-Marie pour l'énorme travail fourni, et je remercie également Eveline qui m'a mis sur la piste de cette nouvelle ressource qu'est ce recensement effectué par Généanet, celui des soldats napoléoniens. Les deux m'ont permis de vous présenter ce travail...qui a consisté en outre à « contextualiser » les informations, comme on dit aujourd'hui, (et que malheureusement les journalistes font trop peu), c'est-à-dire situer l'événement dans son cadre, dans son contexte. Ici cela a consisté à effectuer un petit rappel sur les guerres napoléoniennes, chaque fois que cela a été nécessaire.

Tous les appelés sous les drapeaux l'ont été après 1798, cela signifie qu'on leur a appliqué la loi Jourdan, votée sous le Directoire, cette année-là.

Elle rendait le service militaire obligatoire pour tous les hommes de 20 à 25 ans, avec possibilité d'exemption (pour cause de famille à charge, d'infirmité, de taille insuffisante (1m54, puis limite abaissée à 1m48 à la fin de l'Empire). Le service militaire était obligatoire, mais pas vraiment universel, seule une part des conscrits, variable suivant les années, mais qui devint de plus en plus importante, partaient effectivement à l'armée. On procédait pour cela à un tirage au sort. Un numéro était tiré par le conscrit le jour du conseil de révision, au chef-lieu de canton ; seuls les premiers numéros partaient. Mais il y avait possibilité de rachat d'un bon numéro pour ceux qui en avaient tiré un mauvais, auprès de ceux qui en avaient tiré un bon. Autrement dit, un jeune homme riche pouvait être dispensé du service militaire en envoyant à sa place un jeune homme pauvre, qu'il payait pour cela. On pouvait ainsi (hypocritement ?) respecter les deux grands principes que l'on avait inscrits dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen neuf ans plus tôt : La liberté et l'égalité. L'égalité : tous les jeunes hommes participent au tirage au sort. La liberté : On peut vendre des bons numéros et d'autres peuvent les acheter. Eternelle question de la balance entre ces deux valeurs...qui continue à se poser !

N° 6709 <i>Garaud</i> <i>marin de l'armée</i> fils de <i>Panicaud</i> et de <i>Marie Bourignon</i> né le 4.9.93 à <i>Evreux</i> canton d' <i>Evreux</i> département d' <i>la Creuse</i> taille d'un mètre 1.80 centimètres, visage <i>ovale</i> front <i>bombé</i> yeux <i>bleus</i> nez <i>droit</i> bouche <i>grande</i> menton <i>ronde</i> cheveux <i>bruns</i> sourcils <i>chauds</i> marques particulières	Arrivé au Corps le <i>20.2.1812</i> enrôlé volontaire incorporé, venant d conscrit de l'an <i>1812</i> remplaçant un conscrit de l'an du département d compris sur la liste de désignation du canton d sous le N° <i>47</i> son dernier domicile était à <i>Evreux</i> département d' <i>la Creuse</i> profession d' <i>maçon</i>	3^e 6^e <i>vol.</i>	Original 2.1.16.9.1812	<i>Admis à l'École de l'École Royale le 28. février 1812. L'ordonne du 20.2.12. S'agit au 4^e de l'année 1812</i>
N° 6710 <i>Bastier</i> <i>Antoine</i> fils de <i>Jean Thomas</i> et de <i>Marie Perigaud</i> né le 20.10.93 à <i>Sannat</i> canton d' <i>Evreux</i> département d' <i>la Creuse</i> taille d'un mètre 1.81 centimètres, visage <i>ovale</i> front <i>grand</i> yeux <i>gris</i> nez <i>droit</i> bouche <i>grande</i> menton <i>ronde</i> cheveux <i>bruns</i> sourcils <i>chauds</i> marques particulières	Arrivé au Corps le <i>idem</i> enrôlé volontaire incorporé, venant d conscrit de l'an <i>1812</i> remplaçant un conscrit de l'an du département d compris sur la liste de désignation du canton d sous le N° <i>30</i> son dernier domicile était à <i>Sannat</i> département d' <i>la Creuse</i> profession d' <i>armurier</i>	3^e 6^e <i>vol.</i>		<i>Permis de s'enrôler le 27 février 1814.</i>
N° 6711 <i>Detarbre</i> <i>Marcel</i> fils de <i>Jean Gilbert</i> et de <i>Marie Maréchal</i> né le 1.1.94 à <i>Arfeuille-Châtain</i> canton d' <i>Evreux</i> département d' <i>la Creuse</i> taille d'un mètre 1.88 centimètres, visage <i>ovale</i> front <i>grand</i> yeux <i>gris</i> nez <i>droit</i> bouche <i>grande</i> menton <i>ronde</i> cheveux <i>bruns</i> sourcils <i>chauds</i> marques particulières	Arrivé au Corps le <i>idem</i> enrôlé volontaire incorporé, venant d conscrit de l'an <i>1812</i> remplaçant un conscrit de l'an du département d compris sur la liste de désignation du canton d sous le N° <i>38</i> son dernier domicile était à <i>Arfeuille-Châtain</i> département d' <i>la Creuse</i> profession d' <i>maçon</i>	3^e 6^e <i>vol.</i>		<i>Mort à l'hôpital le 18. Juin 1813. à l'attaque de l'Espagne par suite d'un coup de feu.</i>

Exemple de fiches. Le terme est impropre, il ne d'agit pas vraiment de fiches, mais de parties de registres avec des colonnes. Sur cet extrait le soldat sannatois est le deuxième de notre inventaire, Bastier Antoine, au milieu, il est entouré par deux autres recrues creusoises, d'Evreux et d'Arfeuille-Châtain.

BARDET Louis

Né à Sannat le 19 janvier 1789, fils de Léonard et de Marie Lacombe, 1m64, domicilié à Sannat, arrivé au cops le 24 février 1811, 6ème Régiment d'infanterie de ligne, fusilier, passé au 87 Régiment le 16 septembre 1814 (pas de profession indiquée)

Début décourageant car on ne trouve pas de Louis Bardet né à cette date, ou à une date voisine, dans aucune des trois entités sannatoises. Il aurait pu s'agir de Louis Bardet né au Fresse le 3 juin 1790, mais il était enfant d'autres parents. Le couple Léonard Bardet, Marie Lacombe a bien existé au Fresse, ils ont eu un enfant, mais c'était une fille, Anne, née le 11 novembre 1785. Pour le père il n'est pas mentionné de profession comme habituellement, mais simplement qu'il était locataire, c'est-à-dire qu'il ne possédait rien. On ne trouve plus trace de la famille dans l'état-civil de Sannat. Peut-être a-t-elle déménagé entre les naissances des deux enfants, et même peut-être d'autres fois ultérieurement, les

locataires n'avaient souvent aucune véritable attache. Faute de documents d'identité, et d'une mémoire précise du passé, peut-être y-a-il eu des erreurs ? Le cas n'est pas rare.

NB : Infanterie de ligne signifie tout simplement infanterie qui combat en lignes espacées, qui se déploient sur une grande largeur. Technique utilisée à partir du 17^{ème} siècle au détriment des regroupements en colonnes ou en carrés, plus vulnérables aux tirs de canons qui prenaient les groupes en enfilade. Les lignes espacées de fantassins, déployées sur une grande largeur, permettaient aux fusiliers, c'est-à-dire aux fantassins munis d'un fusil, d'être nombreux à tirer, sans risques d'atteindre les voisins.

BASTIER (BATIER) Antoine

Né à Sannat le 20 mars 1793, fils de feu Léonard et de feu Marie Périgaud, 1m61, domicilié à Sannat, profession de domestique, arrivé au corps le 30 novembre 1812, 119^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1813, prisonnier de guerre le 27 février 1814.

En fait BATIER (de son vrai nom) Antoine est né le 7 novembre 1791 (autre erreur !) au Puylatat. Il était le fils de Léonard, maçon décédé en 1793 à l'âge de 45 ans. Sa mère, Marie Périgaud, était décédée en 1807 à l'âge de 53 ans. Autrement dit Antoine avait été orphelin de père à 2 ans et de mère à 16 ans. Prisonnier de guerre en février 1814, cela signifie qu'il a été capturé à l'agonie de l'Empire, au moment où la France était envahie par les armées ennemies, pendant ce que l'on nomme la « Campagne de France », deux mois avant la première abdication de Napoléon 1^{er}. A-t-il survécu à la captivité, ou a-t-il migré après une éventuelle libération ? En tous cas on ne le retrouve pas ultérieurement dans l'état-civil de Sannat.

BIERGEON Jean

Né à Saint-Pardoux le Pauvre le 27 avril 1794, fils de Charles Biergeon et de Madeleine Aubaile, 1m60, domicilié à St-Pardoux, profession de tailleur, arrivé au corps le 12 juin 1815, 14^{ème} régiment d'infanterie de ligne, venant du 24^{ème} de ligne, (a servi du 10 janvier au 31 mai 1814). A déserté le 12 juillet 1815.

Ce nom, BIERGEON, ou un nom approchant, n'apparaît jamais en deux siècles, sur l'état-civil de Sannat au sens large. La possibilité qu'il y ait eu erreur et que

la commune de cette personne soit un autre St-Pardoux pouvait être envisagée. Il y en avait 5 en Creuse à ce moment-là : Saint-Pardoux-d'Arnet, Saint-Pardoux-Lavaud, Saint-Pardoux-le-Neuf, Saint-Pardoux-le-Pauvre (le nôtre) et Saint-Pardoux-les-Cards. C'était ma première hypothèse.

Revenant à la charge en relisant ce SHP infos avant de vous l'envoyer, j'ai recherché à nouveau dans notre état-civil, puis ne trouvant rien de nouveau, j'ai élargi la recherche par le biais de Généanet. J'ai découvert qu'un autre Biergeon Jean était répertorié dans l'inventaire des soldats napoléoniens. Il était né à Lépaud, 9 ans plus tôt, le 29 juillet 1785. Son père se prénommaient différemment, Jean, comme son fils, mais sa mère s'appelait Magdelaine (l'autre orthographe de Madeleine) Aubert, ce qui est un nom plus conforme à nos patronymes creusois qu'Aubaile. Madeleine Aubail et Magdelaine Aubert pourraient être la même personne. Une autre information est troublante, le Biergeon prétendument sannatois venait du 24^{ème} de ligne, où il était arrivé le 12 juin 1815, et le Biergeon de Lépaud était arrivé au 24^{ème} de ligne le 1^{er} juillet 1814, l'année précédente. C'est-à-dire que le Biergeon de Sannat venait du régiment où servait le Biergeon de Lépaud. De ces deux indices, la mère et le régiment, on peut, avec une certaine vraisemblance, déduire qu'il s'agit de la même personne. Pourquoi ces erreurs ? Si erreurs il y a ! Le père était « marchand », donc moins attaché à un territoire qu'un agriculteur par exemple, il a pu quitter Lépaud et venir vivre à Saint-Pardoux pendant que son fils servait à l'armée. Celui-ci a pu faire deux déclarations différentes suivant ses affectations, et les greffiers, l'un ou l'autre, commettre de petites erreurs. Nous parlerons du problème de la désertion un peu plus loin.

BOUCHET Sébastien

Né à Sannat le 21 août 1790, fils de François et de Marie Coulaud, 1m69, domicilié à Sannat, profession de métayer, arrivé au corps le 22 août 1809, 86^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1810, fusilier. Sorti du corps le 30 avril 1811.

Exact, il est né le 21 août 1790 à Luard. Son père François était également métayer. Celui-ci est mort à Luard en 1830, âgé de 72 ans. Mais on ne trouve nulle trace de son fils dans l'état-civil de la commune autre que sa naissance. Est-il décédé à l'armée ou a-t-il migré après son éventuel retour ?

BOUDET Marien

Né à Sannat le 23 septembre 1788, fils de François et de Marguerite Farigon, 1m62, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 29 novembre 1813, 64^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1808, fusilier, réformé le 27 août 1814.

Effectivement, il est né le 23 septembre à Anvaud où son père François était laboureur. Marien est revenu de l'armée en août 1814, après la première abdication de l'Empereur alors que Louis XVIII, la paix revenue par la grâce de la défaite, licenciait une partie de l'armée. De toutes façons il avait largement effectué son temps de service, puisque né en 1788, il était de la classe 1808, et avait donc dû servir plus de 5 ans. Il reprit son métier de maçon, mais pour peu de temps puisqu'il mourut à Anvaux le 18 octobre 1817, chez sa sœur précise l'état-civil, alors qu'il n'avait que 29 ans.

POUSSAGEON (BOUSSAGEON) Antoine †

Né à Sannat le 7 janvier 1788, fils de feu Barthélémy et de Marie Rougeron, 1m67, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 27 juillet 1807, 35^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1808. Mort à l'hôpital de Bologne le 30 juillet 1812 par suite de blessures. Rayé du contrôle le 14 août suivant.

Relevé par Généanet sous le nom de POUSSAGEON, il s'agit en fait de BOUSSAGEON Antoine, né effectivement le 7 janvier 1788 à Anchaud où son père était laboureur, alors que lui-même sera maçon lors de son départ à l'armée, comme ce fut le cas pour Marien Boudet. Son décès n'apparaît pas dans l'état-civil de Sannat, comme aucun autre décès de soldat survenu à l'extérieur de la commune. On ne retranscrivait pas à cette époque. Il est décédé dans un hôpital italien, dans le centre-nord du pays, dans l'actuelle Emilie-Romagne, par suite de ses blessures. En 1812 l'Italie était sous le contrôle de la France, Napoléon s'était fait nommé Roi d'Italie en 1805 et gouvernait le Nord de la péninsule, son beau-frère, Murat, dirigeait le Sud (le Royaume de Naples). Antoine Boussageon appartenait à une armée d'occupation, qui comme toute armée d'occupation était exposée à des actes de résistance individuels dont il fut peut-être victime. A moins qu'il ne s'agisse d'un accident ou d'une maladie ? On reparlera de l'Italie un peu plus loin.

BREGERE Gilbert †

Né à Sannat le 26 octobre 1790, fils de feu Gilbert et de Marie Clément, 1m64, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 29 novembre 1813, 64^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1810, fusilier, mort à l'hôpital de Besançon le 3 mai 1814 par suite d'un coup de feu au bras.

Gilbert Bregère est né effectivement le 26 octobre 1790, au Montfrialoux, d'un père maçon locataire, c'est à dire qui, contrairement à la plupart des maçons, n'était propriétaire de rien, ni de terres, ni de sa maison. Lui-même poursuivra le métier de maçon. Mort à l'hôpital de Besançon le 3 mai 1814, cela signifie qu'il a été blessé pendant la « Campagne de France », pendant l'invasion de la France par les pays ennemis membres de la coalition qui devait par deux fois terrasser l'Empire, en 1814 et en 1815. Il est mort à 24 ans.

CHANARD Martial †

Né à Sannat le 26 juillet 1791, fils de feu François et de Marie George, 1m72, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 30 novembre 1812, 119^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1811 mais remplaçant un conscrit de l'an 1813, grenadier, mort le 12 mai 1814 à l'hôpital de Bayonne, expédié le 14 décembre 1816.

Martial Chanard est né effectivement le 26 juillet 1791, à La Chassagne, où son père était métayer sur un domaine de la famille de Loubens de Verdalle, mais lui devint maçon. Il avait sans doute tiré un bon numéro qui l'avait dispensé du service militaire. Pour des raisons financières, et peut-être à cause des difficultés d'embauche dans le bâtiment dans cette période tourmentée où la France était en permanence en guerre, il avait accepté d'échanger, contre rémunération, son bon numéro contre un mauvais, à un plus fortuné que lui. Il intégra donc l'armée en 1812 . Il était grenadier, c'est-à-dire à l'origine un soldat, généralement grand et fort dont le rôle était de lancer des grenades (boules métalliques remplies de poudre et munies d'une mèche qu'on lançait sur l'ennemi). Mais rapidement les grenadiers formèrent en réalité des régiments d'élite...particulièrement exposés. « Décédé à l'hôpital de Bayonne », à proximité de la frontière espagnole, cela signifie que Martial Chanard a participé aux derniers combats de libération de l'Espagne qui combattait l'occupant français depuis qu'en 1808 Napoléon 1er avait décidé de conquérir le pays, dont il confia la gestion à son frère devenu roi, Joseph. « Expédié le 14 décembre 1816 ». C'est le seul soldat pour lequel cette expression lapidaire est

employée. S'agit-il du corps ? Mais cela serait étonnant pour l'époque ! Martial paya très cher, de sa vie, d'avoir pris le risque de monnayer la chance qu'il avait eue d'avoir tiré un bon numéro !

CHAMAISON, (CHOMAIZON, CHAUMAISON) Bernard

Né à Sannat le 2 août 1791, fils de Gaspard et de Françoise Montluçon, 1m76, domicilié (*non indiqué*), profession de cultivateur, arrivé au corps le 10 janvier 1814, 24^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de la levée de 300.000 hommes, fusilier, a déserté le 5 mai 1814.

Le nom sur l'état-civil est orthographié CHOMAIZON, mais CHAMAISON sur le registre militaire, alors que son libellé habituel est CHAUMAISON. Bernard est effectivement né le 2 août 1791, à Picarot, d'un père laboureur, métier que lui-même a poursuivi puisqu'il est dit cultivateur, ce qui revient au même. On vient de voir précédemment que Gilbert Bregère est décédé lors de l'invasion du printemps 1814, mais d'autres, dans la déroute, ont choisi de désertier à temps, ce qui fut le cas de Bernard Chomaizon. L'empereur déchu, le roi revenu (Louis XVIII, le frère de Louis XVI), Bernard revint lui aussi en sa demeure, à Sannat, et épousa, après la deuxième abdication de Napoléon consécutive à la défaite de Waterloo, 5 mois après cette illustre défaite, une jeune femme de la Serre-Bussière-Vieille, Marguerite Luquet. Elle lui donna quatre enfants (Pierre, Louis, Gilbert et Anne), le père étant chaque fois qualifié de cultivateur. Il décéda à Picarot en 1830, à l'âge de 39 ans. Son épouse lui survécut jusqu'en 1861.

Un mot sur les désertions. Elles ont toujours été nombreuses, surtout à la fin de l'Empire. Elles étaient sévèrement punies : Peines de prison, travaux forcés, voire peine de mort. Mais il y eut quelques lois d'amnistie sous la République et sous l'Empire, et deux amnisties générales furent décrétées par Louis XVIII après les deux abdications de Napoléon...ce qui était logique car il devait son retour au pouvoir aux défaites des armées françaises. Il était revenu « dans les fourgons de l'étranger » diront les adversaires de la Restauration monarchique.

CHAUMAISON François

Né à Sannat le 6 mars 1793, fils de feu Gaspard et de Françoise Montluçon, 1m67, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 30

novembre 1812, 119^{ème} régiment d'infanterie de ligne ; conscrit de l'an 1813, rayé le 28 février 1814. Passé au 74^{ème} de ligne le 10 août 1814.

François était le frère de Bernard Chaumaison dont nous venons de décrire la carrière. Le nom cette fois est orthographié correctement, mais une autre ambiguïté existe. Il existe une autre fiche CHAUMAISSON François comme si un frère jumeau existait, alors que ce n'est pas le cas. Les informations sont les suivantes : mêmes parents et jour de naissance, la taille, elle, diffère (1m90, peut-être est-ce une erreur ?), mais les autres caractéristiques physiques sont les mêmes. Et le registre d'état-civil de la commune de Fayolle est formel, un seul Chomaizon (écrit ainsi) est né ce jour-là. Cette deuxième fiche précise qu'il est «entré au service le 25 octobre 1812 » (date qui diffère peu de la précédente, l'approximation est possible). Elle rappelle ses services « A fait la campagne d'Espagne en 1812-1813, et la campagne de France en 1814 où il « a reçu deux blessures ». De plus elle mentionne sa nouvelle affectation «Admis dans la garde le 8 juin 1815 sortant du 86^{ème} de ligne. C'est-à-dire qu'il n'a pas été congédié après la défaite de 1814, il n'avait pas effectué ses 5 ans de service, et le Roi devait bien maintenir une armée, certes moins nombreuse, pour assurer la sécurité du pays. C'était une promotion d'être affecté dans la Garde, c'était perçu comme une récompense. La Garde Impériale était le corps d'armée d'élite constitué de soldats vétérans et destiné à protéger fidèlement l'Empereur, et à servir de réserve à la Grande Armée lors des batailles. François Chaumaison fut certainement un de ces « braves » qui furent mis lourdement à contribution 10 jours après cette admission à la garde impériale. Dix jours plus tard, en effet, c'est le 18 juin 1815, la triste journée de Waterloo. La Garde fut le dernier rempart pour assurer la défense de l'Empereur. Tout le monde connaît le célèbre épisode où le Général Cambronne qui commandait la Garde aurait répondu aux Anglais qui lui demandaient de se rendre, alors que la défaite était devenue inévitable « La Garde meurt mais ne se rend pas », ponctuant sa phrase d'un autre mot, un peu plus grossier, qui est lui est attribué quand on veut faire dans l'euphémisme et ne pas prononcer ce mot lié à la fonction intestinale.

Après la chute de l'Empereur François est « Passé à la région de la Creuse le 29 septembre 1815 ». François était le frère cadet de Bernard « Chomaizon » comme on l'a précisé, mais contrairement à son aîné on ne le retrouve plus sur l'état-civil sannatois. A-t-il migré, s'est-il marié ailleurs ? Il est typiquement le vieux grognard² de l'empire, ceux qui restèrent des admirateurs inconditionnels

² Terme employé par Napoléon pour qualifier ses soldats qui, à juste raison, se plaignaient de la difficulté de leurs conditions de vie.

du « petit caporal »³ comme ils aimaient appeler l'empereur pour souligner le caractère relativement modeste de ses origines et la proximité qu'il avait su garder avec ses soldats...et qui le soir à la veillée propagèrent la légende napoléonienne. Ils n'en retinrent que les aspects positifs, permettant l'élection triomphale en 1848 du neveu Louis Napoléon Bonaparte qui était un « célèbre inconnu ». Célèbre par son nom et inconnu de sa personne. Il deviendra l'empereur Napoléon III, Napoléon le Petit comme le surnomma Victor Hugo...qui méprisait le neveu et admirait l'oncle...au moins dans la première partie de sa vie. (Le père du grand poète fut général d'Empire).

Cet extrait d'un poème de Victor Hugo, intitulé « L'expiation » retrace ce tragique événement. L'extrait suivant, page 15, évoquera la retraite de Russie. « L'expiation » appartient au recueil nommé « Les châtiments ».

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit: Grouchy! – C'était Blücher⁴.
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.

³ Surnom affectueux donné par ses soldats au général Bonaparte pendant la campagne d'Italie en 1796, sous le Directoire, et qui lui resta, même devenu Empereur.

⁴ Grouchy était un général français, Blücher, un général prussien.

La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments comme des pans de murs
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée.
La garde, espoir suprême et suprême pensée!
«Allons! faites donner la garde!» cria-t-il.
Et, lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback⁵ ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli⁶,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit: vive l'empereur!
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!

⁵ Chapeau ou bonnet militaire

⁶ Victoire de Bonaparte pour Rivoli en 1797 et de Napoléon pour Friedland en 1807.



Bataille de Waterloo (18 juin 1815) par Clément-Auguste Andrieux (1852)



Le vainqueur : Le duc de Wellington



Le vaincu : L'Empereur Napoléon 1^{er}

CHENEVIS (CHENEBY) Annet

Né à Sannat le ...1782, fils de Georges et de Marie ?, 1m66, domicilié à (*non précisé*), profession de maçon, arrivé au corps le 10 janvier 1813, 24^{ème}

régiment d'infanterie de ligne, conscrit de la levée de 300.000 hommes⁷, fusilier, a déserté le 1^{er} juin 1814.

Annet Chéneby (orthographe de l'état-civil) est né en fait, le 29 octobre 1781, au bourg de Sannat. Il était le fils de Georges Chéneby, maçon, et de Marie Dumalanède. Lui-même devint maçon. L'âge auquel il est arrivé au corps est relativement avancé (un peu plus de 31 ans). Est-ce dû à un rappel tardif ou à une longue carrière dans l'armée ? Sa désertion le 1^{er} juin 1814, c'est-à-dire l'abandon de poste et la fuite de l'armée, s'explique facilement par le contexte de l'époque. La France a été envahie par les armées étrangères coalisées, Napoléon a abdiqué le 11 avril 1814 à Fontainebleau et il a été exilé à l'île d'Elbe, au large de l'Italie. Il ne servait plus à rien de rester à l'armée. Désertion qui se comprendrait d'autant mieux s'il servait depuis son année de conscription, c'est-à-dire 1801, soit depuis 13 ans.

Les frères d'Annet, qui s'appelaient Sébastien et Antoine, auront des descendants qu'on retrouvera au Bourg puis au Rivaud, mais nulle trace d'Annet dans l'état-civil sannatois après cette désertion. Sans doute, pour ne pas être inquiété, ou critiqué, a-t-il opté pour une migration définitive.

DAGUET Louis

Né à Sannat le 3 novembre 1793 ; fils de Marien et de Gilberte Marlaud, 1m57, domicilié à Sannat, profession de laboureur, arrivé au corps le 29 novembre 1813, 64^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1813, fusilier, congédié le 6 mai 1814.

Louis Daguet est effectivement né le 3 novembre 1793, à Bagros qui à ce moment-là faisait partie de la commune de Fayolle, qui sera rattachée à celle de Sannat en 1796. Mais à cette occasion le village de Bagros, ainsi que ceux de la Vaisse, le Fresse et le Chez Bartaud seront donnés à Mainsat. Si le fils est qualifié de laboureur, le père était maçon lors de la naissance de Louis, mélange

⁷ Dans les dernières années de l'Empire (1812-1814) les pertes humaines ont été tellement importantes, notamment en Espagne et en Russie, qu'il fallut pratiquer de nouvelles « levées en masse » comme on l'avait fait en 1793 pour sauver la Révolution attaquée par presque toutes les monarchies européennes. Pour cela, outre les classes d'âge de l'année, c'est-à-dire les jeunes conscrits âgés de 20 ans, on appela des jeunes hommes des années précédentes qui avaient tiré des bons numéros, ou par anticipation des jeunes qui n'avaient pas encore 20 ans, comme ce fut le cas pour François Chaumaison qui avait exactement 19 ans et un peu moins de 9 mois quand il est arrivé au corps. On les surnomma les « Marie-Louise » car le décret impérial avait été signé par l'impératrice en l'absence de l'Empereur occupé sur les champs de bataille en Allemagne.

des genres que nous avons souvent évoqué chez nos « paysans maçons ». Il a été congédié de l'armée le 6 mai 1814...suite à l'abdication de l'Empereur et de l'arrêt des hostilités que nous venons d'évoquer. Il avait 21 ans. Annet Chéneby a dû désertier alors qu'il avait 11 ans de plus, et qu'il n'avait pas été congédié. Pourquoi ? Peut-être avait-il signé un engagement ? Ou les décisions ont-elles été différentes suivant les chefs de corps ? Mystère.

Louis Daguet est revenu à Basgros, qui n'était plus un village de Sannat (au sens large), mais de Mainsat, depuis que la commune de Fayolle avait été rattachée à celle de Sannat en 1796. Il y a vécu et y mort à l'âge de 66 ans, en 1859. L'acte de décès précise qu'il était cultivateur, et que son épouse s'appelait Marie Fougère.

DOUCET Antoine

Né à Sannat le 23 août 1786, fils de feu Jean et de feu Zatis Rougier, 1m76 (ou 1m66, il existe également deux fiches pour lui), domicilié à Sannat, profession non mentionnée, arrivé au corps le 11 septembre 1811, 6^{ème} régiment d'infanterie de ligne, fusilier, passé au 9^{ème} régiment d'infanterie de ligne le 4 mars 1812, puis prisonnier de guerre en Russie en 1812.

Antoine Doucet est né le 23 août 1786 au Montgarnon. Il était le fils de Jean Doucet, laboureur, et d'Agathe Rougeron (et non Zatis Rougier). Le père, Jean Doucet était décédé en 1807 à l'âge de 53 ans, et la mère Agathe Rougeron au même âge, mais deux ans plus tard en 1809. « Prisonnier de guerre en Russie en 1812 » dit la fiche. La fameuse campagne de Russie de 1812 fut la plus désastreuse de Napoléon et annonça la chute finale. En juin 1812, une immense armée de plus de 600.000 hommes, composée pour moitié de soldats français et pour l'autre moitié de soldats d'autres pays européens alliés ou soumis à la France, se mit en marche en direction de la Russie. Elle échoua devant la capitale Saint-Pétersbourg, mais s'empara de Moscou en septembre, une ville quasiment déserte. La ville avait été vidée de ses habitants et de ses provisions avant l'arrivée des Français. Quelques jours plus tard, elle sera incendiée par les Russes eux-mêmes. C'est ce qu'on appelle la tactique de « la terre brûlée ». Loin de ses bases, privée de tout ravitaillement, en prévision du redoutable hiver russe, la « Grande armée » dût quitter la ville et opérer une retraite difficile en octobre. Les soldats et les paysans russes menèrent une guerre de harcèlement efficace contre un envahisseur qui devait faire face à des difficultés de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que le froid, puis la neige, ralentissaient leur progression. On abandonna progressivement de plus en plus de matériel,

de chariots, de canons, les chevaux mouraient, les hommes aussi bien sûr. Le passage du fleuve Bérézina fût particulièrement dramatique (d'où la célèbre expression, « c'est la Bérézina »). On mourait plus de faim, de soif et de froid que sous les coups de l'ennemi qui, cependant, ne cessaient pas. Ce fût un désastre total. Cette retraite de Russie se solda par des pertes considérables, on ne connaît pas les chiffres exacts mais on peut estimer que près des deux tiers des hommes disparurent, qu'ils soient morts au combat, des suites de leurs blessures, de maladie, de faim, de soif, de froid, ou qu'ils aient déserté. Un petit tiers a été fait prisonnier par les Russes. Le reste, moins de 80.000 hommes sont rentrés dans leur pays. Que sont devenus les prisonniers ? Ils étaient trop nombreux pour être enfermés dans des camps. Les autorités russes les acheminèrent loin à l'intérieur du pays pour qu'ils ne s'échappent pas. Ils furent mis à la disposition des paysans locaux pour les simples soldats, ou de catégories sociales supérieures pour les nobles. Certains moururent de froid ou de maladie pendant cette nouvelle longue marche hivernale, mais la majorité survécut. Après la chute de l'Empire en 1815, la Monarchie française et l'Empire russe se mirent d'accord pour proposer aux prisonniers de revenir dans leur pays, mais la majorité des soldats français, qui avaient été relativement bien accueillis par la population locale décidèrent de rester. Plusieurs dizaines de milliers de prisonniers français décidèrent d'adopter la nationalité russe. Antoine Doucet, dont on ne trouve plus trace dans l'état-civil sannatois, fut peut-être de ceux-là.

Cet autre extrait de « L'expiation » de Victor Hugo décrit avec lyrisme et réalisme cette effroyable Retraite de Russie.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.

Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours! La froide bise
Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre:
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sous le ciel noir.
La solitude vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul.
Et chacun se sentant mourir, on était seul.

Deux représentations de la Retraite de Russie :



Par un peintre russe du 19^{ème} siècle : Prianichnikov qui met en valeur les difficultés et les souffrances de la retraite des soldats français...et qui illustre bien le poème de Victor Hugo.

DOUCET François

Né à Sannat le1787, fils de François et de Marguerite Vincendon, 1m63, domicilié à (*non mentionné*), profession de maçon, arrivé au corps le 10 janvier 1813, 24^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de la levée de 300.000 hommes, fusilier, rayé le 31 mars 1814, à l'hôpital.

François Doucet est né le 14 novembre 1787 au Rivaud, il était le fils de François Doucet, laboureur, et de Marie Vincendon. Bis repetita, le père était laboureur, le fils maçon, toujours la double profession de nos paysans-maçons. François, sans doute blessé lors de la campagne de France de 1814 qui provoqua la première abdication de Napoléon, survécut à la guerre et continua à exercer son métier de maçon. Il se maria en 1823 avec une jeune femme de Savignat, Elisabeth Tardivat, mais le couple ne semble pas avoir eu d'enfants. Il y résida, exerça la profession de cultivateur, au moins dans les dernières années de sa vie, puisque c'est la profession qui est indiquée sur son acte de décès, décès survenu le 24 octobre 1838, à l'âge de 51 ans.

DOUCET Martin

Né à Sannat le 1^{er} mai 1784, fils de François et de Marguerite Lauvergnat, 1m60, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 7 vendémiaire an 14, 25^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 13, parti pour congé de réforme le 16 mars 1807, a fait la campagne de l'an 14 en Batavia et celle de l'an 1806 en Italie.

Martin Doucet est né le 1^{er} mai 1784 à Anchaud, il était le fils de François, laboureur, et de Marguerite Lauvergnat. Il est arrivé au corps le 7 vendémiaire de l'an 13, c'est-à-dire le 29 septembre 1804 et il a été réformé en mars 1807. Il avait fait la campagne de Batavia en l'an 14, c'est-à-dire en Hollande en 1806. (Batavia est le nom qui avait été donné par les Romains à la région du delta du Rhin). Les actuels Pays-Bas, à la fin du 16^{ème} siècle, acquirent leur indépendance en se libérant de la tutelle de la famille des Habsbourg qui régnait sur les pays germaniques et sur l'Espagne. Les régions libérées formèrent, ce qui était original pour l'époque, une République : la République des Provinces-Unies. Cet état, plus libéral que les autres pays européens, n'était cependant pas vraiment une démocratie, il était plutôt gouverné par une oligarchie bourgeoise. L'exemple de la Révolution française, et les guerres qui nous opposèrent aux monarchies européennes, provoquèrent dans les Provinces-Unies une révolution démocratique qui aboutit à la proclamation en 1795 d'une nouvelle

république : la République batave. Cette dernière devint ce que l'on appelle une « république sœur » (sœur de la République française proclamée en 1792). Mais en 1806, dans le cadre de sa politique de conquête ou de contrôle de l'Europe continentale, Napoléon transforma cette République batave en une monarchie, le royaume de Hollande, et il imposa comme souverain son frère, Louis Napoléon, le père du futur Napoléon III, avec le concours de l'armée...dont faisait partie le Sannatois Martin Doucet.

Quant à l'Italie elle subit à peu près le même sort. Suite à une première campagne d'Italie victorieuse en 1796-1797, où le général Bonaparte avait acquis la popularité qui le mènera au pouvoir, le Directoire fonda d'abord la République Cisalpine⁸ en 1797. Etendue à la plus grande partie de l'Italie du Nord, elle devint la République italienne en 1802. Puis en 1805 elle fût transformée en Monarchie et devint le Royaume d'Italie, dont Napoléon se proclama lui-même roi. Enfin en 1808 une partie de ce Royaume, plus quelques principautés restées indépendantes, furent directement rattachées à la France et transformées en départements. Une partie du nord et du centre de l'Italie, le côté occidental, de Gênes à Rome avait donc été intégrée à la France, comme le fut le royaume de Hollande en 1810, ou l'Illyrie (actuelles Slovénie et Croatie) en 1809. La France connut alors sa plus grande extension, elle comptait 134 départements...mais il fallait partout des soldats français pour consolider notre présence.

La carte page suivant donne une idée de l'expansion française à ce moment-là.

Ce petit rappel historique nous a fait aller au-delà des campagnes auxquelles a participé Martin Doucet, mais il nous montre l'évolution de l'« œuvre » à laquelle nos aînés ont été associés, probablement contre leur gré pour la plupart d'entre eux. Que devint Martin Doucet après son congé de réforme de mars 1807 ? Il revint à Anchaud où il mourut l'année suivante, le 7 septembre 1808, sans doute à cause de maladies ou de blessures contractées à l'armée...qui avaient justifié son congé de réforme en 1807, deux ans et demi après son admission à l'armée.

⁸ Cisalpine signifie de ce côté-ci des Alpes...pour les Italiens, et pour les Romains quand ils parlaient de l'Italie du Nord. Ils appelaient cette région la « Gaule cisalpine » parce qu'elle était peuplée par des Gaulois. Les Romains la conquièrent au 2^{ème} siècle avant Jésus-Christ, avant de s'emparer de la Gaule transalpine au 1^{er} siècle (Gaule transalpine = de l'autre côté des Alpes= la France actuelle)



L'expansion française à l'apogée de l'Empire en 1812

DUMALANEDE Antoine

Né à Sannat le 3 avril 1790, fils de feu Etienne et de Marie Murlon, 1m67, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 20 mai 1813, 60^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1810, prisonnier de guerre à Dresde le 11 novembre 1813.

Antoine Dumalanède⁹ est né en fait le 13 avril à Anchaud, son père était laboureur et lui maçon, comme beaucoup d'autres. Il appartenait à la classe 1810, mais on ne sait pas quelles furent ses affectations ni ses campagnes avant

⁹ Les noms commençant par De ou Du sont souvent des noms qui ont été donnés en raison du lieu d'origine des personnes. « De » quand il n'y a pas d'article, « Du » quand il y en a un ». Ainsi, en se limitant aux villages de Sannat, et aux patronymes courants dans notre région, trouve-t-on des Danchaud, Duclos, Dupoux (mais aussi Depoux, plutôt en référence au village de « Le Poux » à Mainsat...où on trouve beaucoup de Dumont (originaires de « Le Mont »)), Ducros, Dugenêt (ou Dugenest), Desbordes, Duchez, Desfayes (ou Defayes). Dans le cas de Dumalanède, difficile de trouver le nom du village car il a été amputé. Il s'agit d'un village de Tardes qui s'appelait au 19^{ème} siècle « Le Malanède » et qui se nomme aujourd'hui tout simplement, « le Mas ». Vivait même dans ce village de « Le Malanède » en 1866 un maçon du nom de Dumalanède.

1813. Avait-il participé à la campagne et la retraite de Russie en 1812 ? L'année 1813 fut celle de la campagne d'Allemagne qui se traduisit par de nouvelles défaites face aux forces coalisées russes, prussiennes et suédoises. Les troupes françaises durent évacuer tous les territoires au-delà du Rhin et perdirent environ 300.000 hommes, 200.000 morts et 100.000 prisonniers, dont Antoine Dumalanède, capturé dans l'est de l'Allemagne, à Dresde. Qu'est-il devenu, on ne retrouve pas sa trace dans l'état-civil de Sannat. Est-il décédé en captivité, est-il resté en Allemagne, est-il revenu en France et a-t-il migré ? On ne le sait pas.

DUMERY Jacques †

Né à Sannat le 24 avril 1785, fils de Léonard et d'Antoinette Doucet, 1m63, domicilié à Sannat, profession de maçon, conscrit de l'an 14 (1805) et arrivé au corps le 28 frimaire an 14, 35^{ème} régiment d'infanterie de ligne, mort à l'hôpital de Breida (Batavia) le 27 janvier 1806 par suite d'affection organique des poumons.

Les informations sur sa naissance sont exactes, ajoutons qu'il est né au Puylatat et que son père était maçon, comme il le deviendra lui-même. Arrivé au corps le 28 frimaire an 14 signifie le 19 décembre 1805. Il est mort un peu plus d'un mois plus tard, alors qu'il n'avait pas encore 21 ans, d'une maladie pulmonaire dans le cadre de la « Campagne de Batavia de l'an 14 » dont on a parlé précédemment, à Bréda (véritable orthographe), dans le sud des actuels Pays-Bas, près de Rotterdam.

JOUANNETON Jean †

Né à Sannat le 6 décembre 1783, fils de feu Annet et de Marie Clément, 1m61, domicilié à Sannat, profession de cultivateur, arrivé au corps le 16 fructidor an 13, 35^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 13 (1804), mort à l'hôpital militaire de Padoue, le 18 août 1806, par suite de fièvre.

Jean Jouanethon (ainsi orthographié sur son acte de naissance) est né le 6 décembre 1783 à Serre, d'un père maçon, décédé quelques mois après la naissance de son fils, en mars 1784, à l'âge de 30 ans. Alors que 4 mois plus tôt il était déclaré par le curé « maçon », cette fois il est qualifié de « laboureur ». Ce sont toujours nos « paysans-maçons » ! Arrivé au corps le 16 fructidor an 13, c'est-à-dire le 3 décembre 1805, il devait mourir, comme Jacques Duméry dans

un hôpital d'un pays occupé par les soldats français, d'une maladie contractée à l'armée, la même année, en 1806. Alors que le soldat précédent était mort dans la campagne de Hollande, lui est décédé dans le cadre de la campagne d'Italie dont nous avons également précédemment parlé (celle de 1806, à ne pas confondre avec celle de 1796 qui avait propulsé Bonaparte sur les chemins de la gloire¹⁰). Il est mort à Padoue, ville du nord de l'Italie, proche de Venise.

LACOMBE Annet † (André)

Né à Sannat le 5 juin 1793, fils de Gilbert et de feu Annet Hyot, 1m64, domicilié à Sannat, profession de colon, arrivé au corps le 30 novembre 1812, 119^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1813, mort à l'hôpital civil de Lavau (?) le 20 avril 1814.

Le garçon né le 5 juin 1793 au Chez, fils de Gilbert Lacombe et d'Anne Hiot (véritable orthographe) ne se prénommait pas Annet, mais André, ni sa mère qui elle se prénommait Anne selon l'acte de naissance. Mère qui devait décéder prématurément en 1798, à l'âge de 32 ans. Gilbert et Anne, originaires lui du Chez, elle du Puylatat, s'étaient mariés en 1779, il avait 17 ans et elle 13 ans. Ils avaient eu leur premier enfant 4 ans plus tard, en 1783. Le septième et dernier naitra en 1797, l'année précédant la mort de la jeune mère. Le père était parfois qualifié de cultivateur mais le plus souvent de métayer (on disait aussi « colon »), toujours au Chez. André Lacombe est mort, lui aussi, comme les soldats précédents, dans un hôpital, on ne sait si c'est suite à des blessures ou à une maladie. La dernière lettre de la ville où il est décédé est difficile à lire, mais comme il appartenait au 119^{ème} régiment d'infanterie de ligne, comme Martial Chanard, on peut penser qu'il fut, comme lui, une victime de la guerre d'Espagne, et qu'il est mort lui aussi dans un hôpital du sud-ouest de la France, en l'occurrence à Lavaur, dans le Tarn.

MAILLARD André

Né à Sannat le 9 octobre 1774, fils de Marien et d'Hélène Barret, 1m62, arrivé au corps le 24 ventôse an 8, 13^{ème} demi-brigade d'infanterie de ligne, grenadier, blessé d'un coup de feu le 5 nivôse an 9 au passage du Mincio. Campagne des ans 8 et 9 en Italie, an10 à l'armée d'observation du Midi. Parti pour les Vétérans Nationaux le 1^{er} fructidor an 11.

¹⁰ Avec, par exemple, les fameuses victoires du Pont d'Arcole ou de Rivoli.

Ses parents étaient des métayers sur un domaine situé au Clos. Son père Marien Maillard avait épousé Hélène Barret, une jeune fille du Clos en 1773. L'année suivante naissait André Maillard, le 10 octobre 1774. Sept autres enfants de ce couple naîtront à Sannat entre 1778 et 1799. Arrivé au corps le 24 ventôse an 8, c'est-à-dire le 15 mars 1800, il est blessé d'un coup de feu le 5 nivôse an 9, c'est-à-dire le 26 décembre 1800, au passage du Mincio. Le Mincio est une rivière du nord de l'Italie, affluent du Pô, qui vient du lac de Garde (un des fameux « grands lacs italiens ») et qui passe notamment à Mantoue. Cela signifie, comme il est précisé en parlant des « campagnes des ans 8 et 9 », qu'André Maillard a participé à la deuxième campagne d'Italie, celle des années 1799-1801, à la suite d'une reconquête partielle de l'Italie par les pays coalisés contre la France (Angleterre, Autriche, Russie). Campagne qui s'est soldée notamment par la victoire de Marengo¹¹ en juin 1800. L'année suivante, en l'an 10, son unité avait été rapatriée dans le sud de la France, à la frontière italienne, pour surveiller et intervenir au cas où. (« armée d'observation du Midi ». Il était grenadier (comme Martial Chanard) et il termina sa carrière militaire comme « vétéran », probablement comme François Chaumaison en étant admis dans la garde impériale le 1^{er} fructidor an 11 (19-8-1803). Il avait 29 ans. On ne trouve plus trace de lui dans l'état-civil de Sannat au-delà de cette date. Est-il décédé à la guerre ou a-t-il quitté Sannat après un éventuel retour ?

MALLET Gilbert

Né à St-Pardoux le 11 avril 1780, fils d'Antoine et de Françoise Jouanique, 1m69, arrivé au corps le 7 prairial an 7, 63^{ème} demi-brigade de ligne, a fait les campagnes d'Italie an 7, de l'an 8 contre les rebelles de l'Ardèche, du Portugal ans 9 et 10, de l'an 11 au camp de Bayonne, de l'an 12 sur la flottille impériale, de l'an 13 au camp de Brest, de l'an 14 à la Grande armée. Congédié pour retraite le 1^{er} février 1809.

La fiche mentionne Saint-Pardoux, mais le Pauvre n'est pas précisé, ni le canton, mais Généanet a attribué avec raison cette fiche à Sannat. Merci à eux. Gilbert Mallet est effectivement né le 11 avril 1780, au village du Masroudier, qui à ce moment faisait partie de la paroisse de Saint-Pardoux-le-Pauvre. Son père était

¹¹ La victoire de Marengo (village du Piémont, dans le Nord-ouest de l'Italie), remportée contre les Autrichiens le 14 juin 1800 par le Premier Consul Bonaparte, fut permise par l'intervention décisive du Général Desaix qui, hélas, y trouva la mort. C'était un Auvergnat de la région de St-Gervais, et c'est sa statue qui fait face à celle de Vercingétorix sur la place de Jaude à Clermont-Ferrand.

« propriétaire », donc cultivateur. Il était né au moulin d'Anvaux¹², et avait épousé le 26-02-1770 Françoise Jouanique, originaire du Masroudier.

On ne sait pas quel métier exerçait Gilbert avant de partir à l'armée. Il a rejoint son corps le 7 prairial an 7, soit le 26 mai 1799, à l'âge de 19 ans. Il a fait la campagne d'Italie de l'an 7 dont nous venons de parler, celle de l'an 8 contre « les rebelles de l'Ardèche », c'est-à-dire contre les royalistes qui fomentaient des révoltes et qui contrôlaient une partie du département. Les campagnes du Portugal en 1801 et 1802 avaient pour but de briser l'alliance de ce pays avec l'Angleterre. Le camp de Bayonne, qui rassembla 15.000 soldats en 1803, avait pour objet d'intimider le Portugal pour qu'il ne retombe pas dans l'alliance anglaise. Suit la participation de Gilbert à la tentative de Napoléon de rassembler des troupes et de créer une flotte susceptible de débarquer en Angleterre pour contraindre le pays à la paix (c'est ce que signifie : « an 12 sur la flottille impériale, an 13 au camp de Brest »), mais ce fut un échec. Jamais Napoléon ne put regrouper sa flotte dans la Manche face aux patrouilles anglaises qui régnaient sur les mers, en particulier sur la Manche et la Mer du Nord. Il dut renoncer à son projet de débarquement sur les côtes anglaises. Enfin en l'an 14, c'est-à-dire à la fin de l'année 1805, Gilbert rejoignait la « Grande Armée ». La Grande Armée est le nom qu'on attribue à l'armée à partir de 1805, mais au sens strict, c'est la partie de l'armée française qui est commandée par Napoléon en personne, à l'occasion des différentes campagnes qu'il a menées. Gilbert Mallet y est affecté en l'an 14. L'an 14 commence le 22 septembre 1805. Un peu plus de deux mois plus tard, le 2 décembre 1805, Napoléon remporte sa plus célèbre victoire, contre les Autrichiens, les Russes et les Prussiens réunis, celle d'Austerlitz, en Autriche. Peut-être, et même sans doute, Gilbert y a-t-il participé ? Il a eu la chance de survivre à toutes ses guerres puisqu'il a été congédié pour retraite le 1^{er} février 1809, après 10 ans de service et de combats. Qu'est-il devenu ensuite ? On l'ignore, son nom n'apparaît plus dans l'état-civil sannatois

¹² Un moulin devait donc se trouver autrefois sur la Méouse, en contrebas du village d'Anvaud, sans doute entre Anvaud et Serre, là où passe « le chemin du facteur ».



Napoléon le 2 décembre 1805, au soir de la bataille d'Austerlitz. Tableau peint par le peintre Gérard, élève de David, à la gloire de l'Empereur en 1810. (Musée du château de Versailles).

MALTERE Etienne

Né à Fayolle le 9 janvier 1772, fils de Julien et de Louise Daniel, 1m62, domicilié à Fayol, arrivé au corps le 8 brumaire an 2, 27^{ème} régiment d'infanterie de ligne, caporal le 13 pluviôse an 7, sergent le 6 juin 1807. A fait les campagnes des ans 2,3,4,5 et 6 à l'armée de l'ouest et côtes de l'océan, embarqué en l'an 5 pour l'expédition d'Irlande, ans 7,8 et 9 armées du Danube et du Rhin, an 11 en Batavia, an 12 et 13, armée des côtes, an 14 et 1806 à la Grande armée. Passé sous-lieutenant le 26 juin 1813, confirmé et amplié (cf. *ampliation* = *copie authentique*) par décret impérial du 1^{er} août de la même année.

Plusieurs erreurs ou fautes figurent dans la fiche de ce Sannatois. Etienne MALLETERES (le nom est orthographié ainsi sur l'acte de naissance) est né le 27 janvier 1774 au village du Genêt dans la paroisse de Fayolle. Il était le fils de Julien et de Louise Doucet (et non Daniel). Le père était laboureur. Par contre sa carrière militaire est bien recensée. Elle s'étend sur une période qui va du 29 octobre 1793 (8 brumaire an 2) au 26 juin 1813 et peut-être au-delà, soit au minimum 20 ans. De simple soldat il devint progressivement caporal le 1^{er} février 1798, sergent le 6 juin 1807, et sous-lieutenant en 1813. Ses campagnes ont été nombreuses, et encore ne connaît-on pas le détail des dernières années.

De fin 1793 à 1798 (an 6), il a combattu dans « les armées de l'ouest et des côtes de l'océan », c'est-à-dire d'abord contre les révoltés royalistes de l'ouest en général, et de Bretagne et de Vendée en particulier (« Les Chouans »), puis contre leurs alliés anglais, en protégeant les côtes de l'Atlantique et de la Manche. En l'an 5, avec cette armée des côtes, il a participé à « l'expédition d'Irlande ». Le gouvernement du Directoire avait décidé, fin 1796, de lancer une expédition navale et terrestre en Irlande. Le but était d'affaiblir l'Angleterre (qui sera l'âme de toutes les coalitions contre la France révolutionnaire puis impériale, il y en aura sept en tout). L'Irlande était progressivement devenue une colonie anglaise, en particulier depuis le 17^{ème} siècle ; une partie de la population réclamait son indépendance. Le but de l'expédition était d'aider les Irlandais à chasser les Anglais, et pourquoi pas, ensuite, de débarquer en Angleterre. Hélas en cet hiver 1796-1797 les conditions météorologiques étaient épouvantables, une terrible tempête dispersa la flotte française et rendit le débarquement impossible. Un deuxième débarquement fut tenté pendant l'été 1798, à la demande des Irlandais qui cette fois s'étaient carrément révoltés. Les Français réussirent à débarquer, mais avec des troupes peu nombreuses, et ce fut un nouvel échec.

Revenons à Etienne Maletterre (orthographe plus conforme à l'actuelle orthographe de ce nom très répandu à Sannat, avec sa variante Malterre). Les ans 7, 8, et 9 (années 1799, 1800, 1801), il les a passés aux « armées du Rhin et du Danube ». L'armée du Rhin créée fin 1791, avant même le début des hostilités, qui commenceront en 1792 pour ne cesser qu'en 1815, avec certes de brèves interruptions, était, comme son nom l'indique, destinée à défendre les frontières de l'Est, dans la région du Rhin. C'est pour elle que le capitaine Rouget de L'Isle, en garnison à Strasbourg, écrivit le « Chant de guerre pour l'armée du Rhin » que nos écoliers chantent encore chaque 8 mai et chaque 11 novembre devant le Monument aux morts de notre commune. Ce chant est connu aujourd'hui sous le nom de Marseillaise parce qu'il fut popularisé à Paris par les Gardes nationaux marseillais qui montèrent à Paris pendant l'été 1792 pour défendre « la patrie en danger ». Quant à l'armée du Danube, elle eut une existence éphémère en 1799, et combattit dans le sud de l'Allemagne. « An 11 » (1803) il combattit en Hollande (« Batavia »), nous en avons déjà parlé. « An 12 et 13 » (1804-1805) , « armée des côtes », il 'agit de protéger les côtes de l'Atlantique, de la Manche et de la Mer du Nord, face au danger constant que représente l'Angleterre. Elle a la maîtrise des mers, et encore davantage depuis qu'elle a écrasé la flotte franco-espagnole au large des côtes espagnoles, le 21 octobre 1805, à Trafalgar (Victoire de l'amiral Nelson qui y trouva la mort). En réponse Napoléon imposera à partir de 1806 le « blocus continental » destiné à

priver l'Angleterre de son commerce avec l'Europe occidentale. Ce qui accrût encore le rôle des armées des côtes qui avaient en plus pour mission de lutter contre la contrebande. « An 14 et 1806 », c'est à dire à partir du dernier trimestre 1805 et 1806, affectation à la Grande Armée, ce qui signifie qu'il a dû participer à la plupart des campagnes dirigées par l'Empereur, dont lui aussi Austerlitz, le 2 décembre 1805, campagnes qui lui valurent sa promotion au grade de sous-lieutenant le 26 juin 1813.

On ne sait malheureusement pas ce qu'il est devenu ensuite. A-t-il survécu aux défaites de 1813, de 1814 et de 1815 ? Est-il revenu à Sannat, au moins provisoirement ? On ne sait pas puisque l'on ne trouve aucune trace de lui autre que sa naissance. Sans doute a-t-il eu beaucoup de chance de pouvoir traverser toutes ces épreuves, mais il n'en demeure pas moins que sa carrière militaire a été tout à fait exceptionnelle, et probablement une des plus glorieuses que tout soldat sannatois ait connu.

MAUDIGON (MANDIGON) François

Né à Sannat le 29 septembre 1792, fils de feu Marien et de feu Jeanne Brandon, 1m63, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 20 mai 1813, 60^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1812, a déserté le 16 juin 1814.

En fait François MANDIGON (C'est son véritable nom) est né le 29 novembre 1792 au Tirondet d'en-bas. Il était le fils de Marien, maçon (mais qualifié de propriétaire en 1800 lors de la naissance d'un autre fils) et de Jeanne Brandon décédée la même année 1800. Il a combattu un an, puis il a déserté le 16 juin 1814, deux mois après la 1^{ère} abdication de Napoléon 1^{er}, alors qu'on pouvait croire légitimement la guerre terminée. Contrairement à beaucoup d'autres soldats de cette étude, il a pu vivre une vie normale après la guerre. Il est revenu au Tirondet, il s'est marié en 1815 avec Marie Galitre, une jeune femme de Lussat, et il est décédé, toujours au Tirondet, en 1854, à l'âge de 62 ans. (Lors de son mariage il est qualifié de propriétaire et lors de son décès de cultivateur. Encore une confirmation du double statut de paysan et de maçon).

MOURLON (MORELON) Jean

Né à St-Pardoux le Pauvre le ... 1782, fils de feu Pierre et de feu Anne Ribierre, 1m58, domicilié à St-Pardoux, profession de maçon, arrivé au corps

le 12 juin 1815, au 14^{ème} régiment d'infanterie de ligne venant du 24^{ème} de ligne, a déserté le 15 août 1815.

Mourlon (nom enregistré à l'armée) est le nom, beaucoup plus répandu, qui devait être en réalité le sien, mais sur l'état-civil il s'appelle MORELON. Il est né au bourg de Saint-Pardoux le 9 novembre 1782. Son père , Pierre, était journalier lors de la naissance de son fils, mais déclaré maçon lors de son propre décès, à St-Pardoux, en 1802, à l'âge de 60 ans. Il s'appelait lui aussi à ce moment-là MOURLON, ce qui prouve que c'est bien le vrai nom de Jean. Sa mère Anne Rebière est morte prématurément mais on n'en trouve pas trace dans l'état-civil. Comme le soldat précédent, il a déserté alors que la guerre était finie, lui l'année suivante, après Waterloo (18 juin 1815) et la seconde abdication de Napoléon qui a immédiatement suivi la défaite qui le conduira en exil au loin, dans l'Atlantique sud, à Sainte-Hélène.

Jean MOURLON est revenu vivant de la guerre et il est mort à St-Pardoux, en 1865, à un âge très avancé pour l'époque 83 ans. On ne trouve ni trace de mariage, ni trace d'enfants qu'il aurait pu avoir, dans notre état-civil. Peut-être s'est-il marié à l'extérieur, ou tout simplement est-il resté célibataire.

RAYET Barthélémy †

Né à Sannat le 18 février 1785, fils d'Antoine et d'Antoinette Parry, 1m61, domicilié à Sannat, profession de métayer, arrivé au corps le 28 frimaire an 14, 35^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 14, mort à l'hôpital de Bréda (Batavia) le 5 janvier 1806 par suite de nostalgie.

Les informations d'état-civil sont exactes. Ajoutons que la famille résidait au Montgarnon où le père était dit « laboureur » au moment de la naissance de son fils. Barthélémy est mort à l'hôpital de Bréda, aux actuels Pays-Bas, le 5 janvier 1803, comme ce sera le cas pour Jacques Duméry, vu précédemment, trois ans plus tard, en 1806. La cause de son décès est un peu particulière. Il est mort par suite de «nostalgie » selon l'autorité militaire...autrement dit dans un état dépressif profond dû à l'éloignement, et plus encore sans doute, à la guerre. Il est arrivé au corps le 28 frimaire an 14, c'est-à-dire le 19 décembre 1805, il est décédé le 5 janvier 1806, deux semaines plus tard, tout s'est donc passé très rapidement.

RAYET Jean

Né à Sannat le ...1789, fils de René et de Marie-Anne Denay, 1m66, (*domicile et profession non précisés*), arrivé au corps le 16 novembre 1811, 30^{ème} régiment d'infanterie de ligne, venant des Réfractaires de Wesel. A l'hôpital de Dantzig le 5 mai 1812. Rayé le 31 décembre suivant.

Jean RAYET est né le 4 mai 1789, jour historique, c'est le jour où sont accueillis solennellement à Versailles les Etats-Généraux qui se réuniront officiellement le lendemain. On peut considérer que ces deux jours marquent le départ de la grande Révolution qui bouleversera la France et le Monde. Mais nul ne pouvait l'imaginer alors. Jean Rayet était le fils d'un maréchal du bourg de Sannat. Sa mère s'appelait DEMAY Marianne, prénom orthographié ainsi sur l'état-civil. On reste dans le symbole « prérévolutionnaire » quand on sait que la figure de Marianne deviendra un des symboles de la République !

On constate que Jean Rayet a été admis à l'hôpital de Dantzig le 5 mai 1812 à l'âge de 23 ans. Que pouvait-il faire à Dantzig ? L'histoire de la ville est complexe. D'abord elle est connue sous deux noms, Dantzig qui est son nom allemand, et Gdansk qui est son nom polonais. La population a longtemps été mixte, d'origine allemande et polonaise. La ville a été tantôt sous domination allemande, tantôt polonaise, tantôt elle fut indépendante. A la fin du 18^{ème} siècle, c'était une ville libre qui faisait partie d'une confédération de villes libres portuaires de la Mer du Nord et de la Mer Baltique, que l'on appelait « La Hanse ». On parle de « villes hanséatiques ». Au moment de la Révolution Française, elle perd son statut de ville libre au profit de la Prusse qui s'en empare. Mais au traité de Tilsit en 1807, Napoléon, au faîte de sa puissance, imposa aux Prussiens de rendre sa liberté à la ville. Liberté relative puisque y stationnait une garnison française. C'est la raison pour laquelle s'y trouvait Jean Rayet en 1812. Après la chute de l'Empire la ville devint allemande jusqu'en 1919. Défaite en 1918, l'Allemagne dut la céder aux Polonais. Mais comme elle était entourée de territoires allemands, pour accéder à ce grand port de la mer Baltique, les Polonais obtinrent un corridor qui de fait coupait l'Allemagne en deux. C'est le fameux « Corridor de Dantzig ». Hitler utilisera le prétexte de réunifier ces deux parties de l'Allemagne pour attaquer en 1939 la Pologne et annexer ce couloir. C'est ainsi que fut déclenchée la Seconde guerre mondiale. Les Polonais récupérèrent la ville et sa région en 1945 et lui redonnèrent son nom, toujours actuel, de Gdansk. Cette ville continua à faire parler d'elle puisqu'elle fut un peu à l'origine de l'effondrement du communisme en Europe, avec les grèves et la révolte des ouvriers des chantiers navals de Gdansk dans les années 1970-80, qui débouchèrent sur la création du fameux

syndicat Solidarnosc. Ce syndicat, avec son leader Lech Walesa, joua un rôle prépondérant dans la contestation et le renversement du communisme en Pologne...mouvement qui par contagion s'étendit à toute l'Europe orientale et à l'URSS¹³.

La fiche de Jean Rayet indique qu'il venait des réfractaires de Wesel lorsqu'il a été admis au corps le 16 novembre 1811. Ce bataillon, stationné dans l'ouest de l'Allemagne, dans la région du Rhin (sous domination française), était composé de « réfractaires » c'est-à-dire de jeunes qui avaient refusé la conscription, en fuyant et se cachant. S'ils étaient repris, ils étaient emprisonnés, ou envoyés dans des régiments spéciaux, très encadrés, et probablement affectés aux missions les plus dangereuses. Jean Rayet fut de ceux-là. On ne peut l'en blâmer tant les ravages des guerres de la Révolution et de l'Empire furent immenses.

Malgré toutes les difficultés auxquelles il a été confronté, il est revenu vivant de la guerre. On le retrouve deux fois sur l'état-civil, en 1823, année où il épouse Elisabeth Pigeon, une jeune femme de Gouzon, et en 1841, année de son décès à l'âge de 52 ans (et non 42 ans comme il est mentionné sur l'acte de décès...âge assorti d'une date de naissance fantaisiste 30 thermidor an 5). L'identité des parents confirme que celui qui s'est marié en 1823 et qui est décédé en 1841 est bien celui qui est né le 4 mai 1789. Dans les deux cas, mariage et décès, il était maçon.

RENÉ

Né à Sannat le 17 octobre 1793 de parents inconnus, enfant naturel, 1m57, domicilié à St-Julien-la-Genête (?) (*une tache cache le début du nom, seul « La Genête » est lisible*), profession de maçon, arrivé au corps le 30 novembre 1812, 119^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1813, prisonnier de guerre le 10 juin 1813.

René n'est pas né de parents totalement inconnus, seul le père l'était. La mère s'appelait Marie Rougeron, elle était domestique au domaine du château de la Ville du Bois. Sous l'Ancien Régime, on ne donnait pas le nom de la mère aux enfants naturels, seulement un prénom. Les choses changeront progressivement au 19^{ème} siècle. En 1812, lors de son arrivée à l'armée il habitait à Saint-Julien-la-Genête. Le lieu où il a été fait prisonnier le 10 juin 1813 n'est pas mentionné, mais il est situé probablement en Espagne puisqu'on

¹³ La Région de Gdansk était jumelée avec la Région Limousin avant que celle-ci ne soit absorbée par la Nouvelle Aquitaine.

constate sur la feuille où figure son nom, qu'un autre soldat, originaire de Charron, appartenant au même bataillon, a été fait prisonnier en Espagne, à St-Sébastien, trois mois plus tard. C'est l'époque où l'armée française est progressivement chassée d'Espagne, et dans la débâcle, des soldats français sont faits prisonniers, dont probablement René.

On ne sait pas ce qu'il advint de lui, on ne trouve nulle trace, ni sur l'état-civil de Sannat, ni sur celui de Saint-Julien la Genête, ni au nom de René, ni à celui de ROUGERON René, s'il avait adopté le nom de sa mère.

RIBIERE Annet

Né à Sannat le 10 septembre 1793, fils de Marien et de Catherine Doucet, 1m60, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 30 novembre 1812, 119^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1813, caporal le 19 novembre 1813, passé au 78^{ème} régiment le 21 septembre 1814.

Annet Ribière est né au Bourg de Sannat le 10 septembre 1793, il était le fils de Marien Ribière, maçon et de Catherine Doucet. Lui-même, comme son père devint maçon, avant d'être appelé au service militaire à 19 ans, un an avant l'âge requis. On a vu qu'en raison des pertes énormes que l'armée française commençait à subir, il était devenu nécessaire de procéder à des appels anticipés. A 20 ans il était promu caporal, en 1813, année où il devait probablement combattre en Allemagne. Il survécut aux défaites de la campagne d'Allemagne en 1813 et à celles de campagne de France en 1814 puisqu'en septembre de la même année, alors que Napoléon avait abdiqué et que le roi Louis XVIII était monté sur le trône 5 mois plus tôt, il était toujours soldat et changeait d'affectation. A-t-il survécu à défaite de Waterloo en 1815 ? On l'ignore, car on ne trouve plus trace de lui dans l'état-civil sannatois.

RIGAUD Joseph

Né à Sannat le 9 mars 1789, fils de Gabriel et de Jeanne Debraye, 1m70, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 29 novembre 1813, 64^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1809, fusilier, a déserté le 29 avril 1814.

Joseph Rigaud est né à Picarot le 9 mars 1789, il était le fils de Gabriel Rigaud, maçon et de Jeanne Débraye. Comme son père, et comme dans le cas précédent, il devint à son tour jeune maçon avant d'être appelé au service militaire. Il a

probablement combattu plusieurs années, puisqu'il a dû être intégré à l'armée logiquement en 1809, et qu'il ne l'a quittée qu'en 1814, soit 5 ans plus tard. Se pose alors la question, pourquoi a-t-il déserté quelques jours après l'abdication de Napoléon (6 avril 1814), la signature du traité de paix par tous les belligérants (14 avril), le « traité de Fontainebleau », et les célèbres « Adieux de Fontainebleau à la Garde » (20 avril), donc alors que la guerre se terminait. Lui-même arrivait au terme des 5 ans de service, ce qui était la durée légale du service militaire ? On ignore les raisons de cette décision, comme on ignore ce qu'il est devenu, puisque son nom n'apparaît pas dans l'état-civil sannatois au-delà de cette date de 1814.



Image d'Epinal d'après un tableau de Vernet

RUFFET (ROUFFET) Jean

Né à Sannat le 25 février 1787, fils de feu Antoine et de Marguerite Velau, 1m61, domicilié au Tromp, profession non précisée, arrivé au corps le 15 mai 1807, 35^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1807, a déserté le 18 mai 1807.

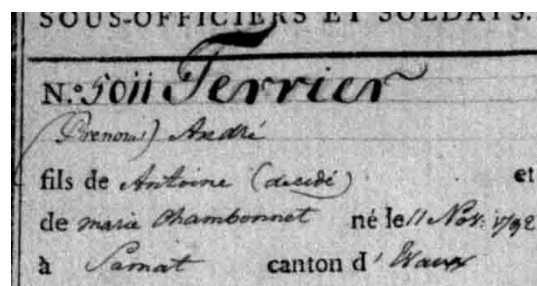
Jean Ruffet est né le 25 février 1787 au Cros. Son père, métayer, était mort en 1805, sa mère s'appelait en fait Velut (Sur l'acte de naissance de Jean les noms de familles sont orthographiés Ruffet et Velu , mais sur l'acte de décès du père, Antoine, ils sont écrits Rouffet et Vellut...ce qui montre, une fois de plus qu'à cette époque les noms de famille n'avaient pas une orthographe très définie et

qu'il ne faut pas se baser sur l'orthographe pour définir une parenté). Il était domicilié au Tromp lors de son entrée à l'armée, probablement parce que son père avait changé de métairie comme cela se produisait souvent. Ce qui étonne dans son cas, c'est la rapidité de sa désertion. 3 jours ! Trois jours seulement après son arrivée à l'armée, il s'est enfui, et là, en 1807, on était loin de la débâcle finale comme cela le fût dans les cas précédents. Sa situation est plutôt à rapprocher de celle de Barthélémy Rayet, mort en janvier 1806, un an auparavant, de « nostalgie », deux semaines après son arrivée au corps. Ni l'un, ni l'autre n'ont supporté l'éloignement de leur domicile et le fait de devoir faire la guerre. Qu'est-il devenu ? On l'ignore, son nom n'apparaît plus sur l'état-civil de Sannat, ni sous le nom de Ruffet, ni sous celui de Rouffet...car, comme pour le père, erreurs orthographiques encore qui pourraient faire croire à deux lignées différentes, à la même époque, au Cros, où il n'y avait pourtant qu'une seule grande métairie, on trouve des personnes qui s'appellent Ruffet et d'autres Rouffet.

TERRIER André (FERRIER)

Né à Sannat le 11 novembre 1792, fils de feu Antoine et de Marie Chambonnet, 1m65, domicilié à Sannat, profession de maçon, arrivé au corps le 16 juillet 1812, 126^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1812, enrôlé le 23 avril 1812 au 58^{ème} régiment.

Autre faute qui peut changer un patronyme. Celui que le registre militaire appelle FERRIER, avec un F majuscule magnifiquement calligraphié, se nommait en fait TERRIER.



André TERRIER est né aux Valettes, le 11 novembre 1792. Il était le fils d'Antoine, maçon, décédé en 1805 à l'âge de 50 ans (et non 47 comme il est dit sur l'acte de décès). Il est qualifié de journalier à sa mort, alors qu'il était maçon à 37 ans, au moment de la naissance de son fils. Cela correspond à l'autre type de maçons creusois, certainement minoritaires, ceux qui ne possédaient pas un petit lopin de terre. Arrivés à un certain âge, ou en cas de ralentissement de l'activité de la construction, de crise ou de guerre, le maçon sans terre, ne migrant pas ou plus, devient un journalier. C'est-à-dire qu'il se fait embaucher à la journée, quand il y a du travail, chez des cultivateurs aisés. Le fils, André, deviendra logiquement maçon migrant à son tour. Pour ces « petites gens », c'est l'alternative normale dans la Creuse

migrante, déjà au 18^{ème} siècle : Maçon ou journalier, ou plus exactement, presque toujours, maçon puis, plus tard, journalier...lorsqu'il devient trop pénible de migrer...à pied. Sa mère, Marie Chambonnet, avait 14 ans lorsqu'elle a épousa son futur père, qui lui en avait 20.

Enrôlé à 19 ans et demi, le 23 avril 1812. La date n'est pas anodine. Le 24 juin 1812, deux mois plus tard, commence officiellement la campagne de Russie, mais l'armée se forme au cours du mois de juin, peu de temps après l'enrôlement d'André Terrier. Sa fiche ne dit rien d'autre. Mais en cherchant sur internet on constate que les deux régiments auxquels il a été affecté ont participé à la terrible expédition en Russie, en conséquence, lui aussi. Y-a-t-il perdu la vie, a-t-il été retenu prisonnier ? On ne sait pas, mais on ne trouve plus sa trace sur l'état-civil sannatois.

NB : On trouve une autre fiche cette fois au nom d'André Terrier. Il s'agit de la même personne, correctement orthographié cette fois. Pourquoi deux fiches ? Parce que l'une correspond à son affectation au premier régiment, et l'autre au second.

THURET Etienne

Né à Sannat le 8 brumaire an 3 (29 octobre 1794), fils de Léonard et d'Anne Delarbre, 1m53, domicilié à Sannat, profession de cultivateur, arrivé au corps le 29 novembre 1813, 64^{ème} régiment d'infanterie de ligne, conscrit de l'an 1814, fusilier, congédié le 6 mai 1814.

Etienne THURET est né le 29 octobre 1794 à Samondeix. Il était le fils de Léonard, maçon absent précise l'acte, et d'Anne Delarbre. Contrairement au cas précédent, et conformément à la majorité des maçons migrants, son père possédait un lopin de terre puisqu'au moment de son départ à l'armée, son fils Etienne est qualifié de cultivateur. Il a été appelé au service alors qu'il venait juste d'atteindre ses 19 ans, par anticipation, pour pallier aux pertes humaines de plus en plus nombreuses. Il aura donc combattu en 1814, contre l'invasion étrangère, dans ce qu'on appelle la campagne de France qui cessera dès avril avec la chute de Napoléon. Il n'aura pas, comme d'autres, à désertier, il a été presque immédiatement congédié de l'armée après la capitulation de la France. Il est revenu à Samondeix, où il s'est marié en 1818 avec une jeune femme du Tromp, Marie-Antoinette Rayet. Malheureusement il n'a guère profité d'avoir survécu à la guerre puisqu'il est décédé jeune, le 30 avril 1821, à 26 ans. Il avait continué à être qualifié de cultivateur, que ce soit lors de son mariage, ou de son décès. Le couple n'avait, semble-t-il pas d'enfants.

A partir des éléments à notre disposition, on peut confectionner le tableau suivant :

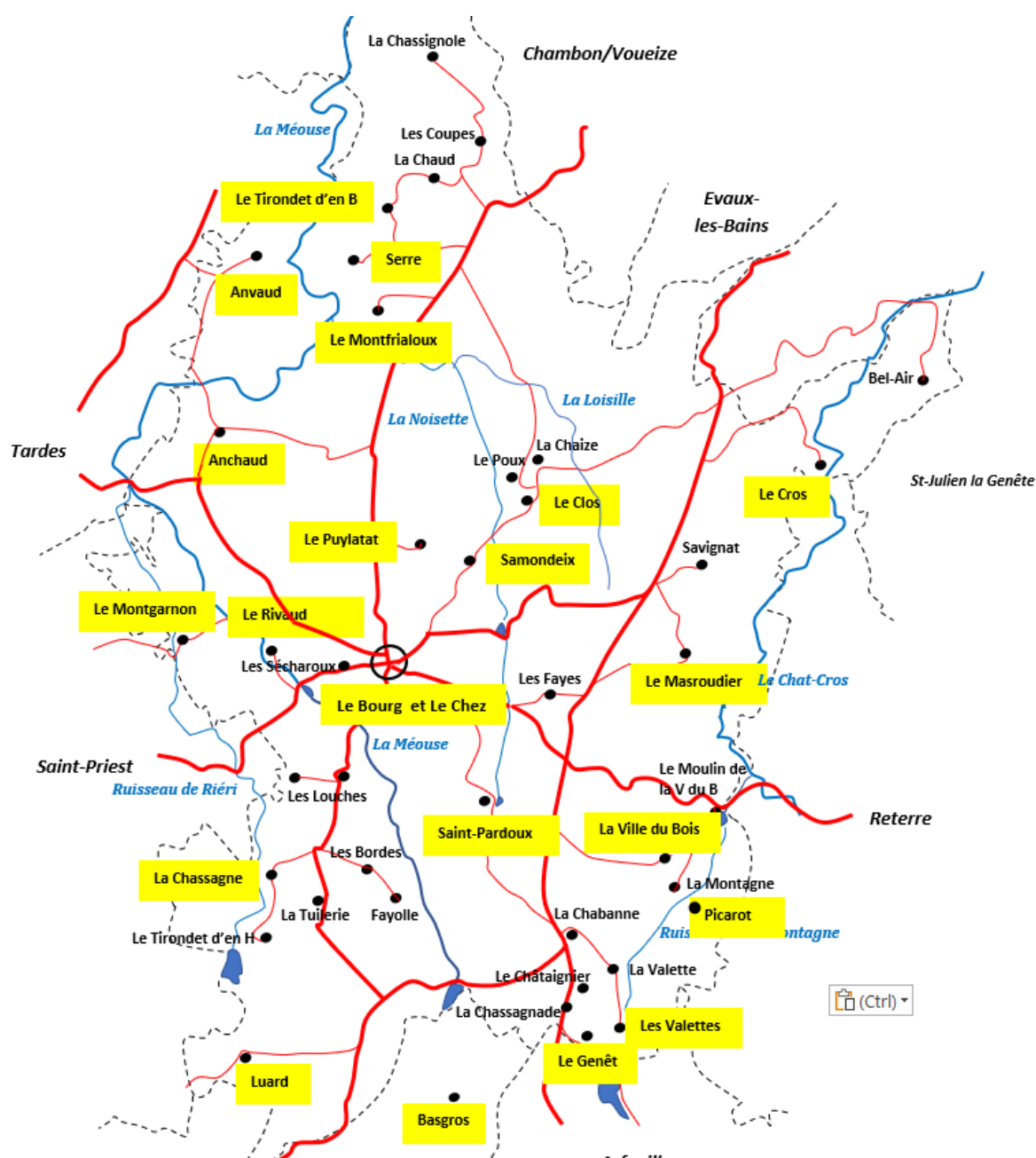
TABLEAU RECAPITULATIF des Soldats Napoléoniens Sannatois

N°	NOM	Prénom	Naissance	Classe	Domicile	Profession (Fils/Père)	Taille	Prisonnier	Hospitalisé	Désertion	Congédié	Lieu Décès	Année Décès	Age de décès	Retour Sannat
1	BARDET	Louis	1789	1809	Sannat	???/???	164								N
2	BATIER	Antoine	1793	1813	Le Puylat	Domestique /Maçon	161	France 1814							N
3	BOUCHET	Sébastien	1790	1810	Luard	Métayer/Métayer	169								N
4	BOUDET	Marien	1788	1808	Anvaud	Maçon/Laboureur	162				1814	Anvaud	1817	29	O
5	BOUSSAGEON	Antoine	1788	1808	Anchaud	Maçon/Laboureur	167		Bologne(Italie)			Bologne	1812	24	N
6	BREGERE	Gilbert	1790	1810	Montfrialoux	Maçon/Maçon	164		Besançon			Besançon	1814	24	N
7	CHANARD	Martial	1791	1811	La Chassagne	Maçon/Métayer	172		Bayonne			Bayonne	1814	23	N
8	CHAUMAISSON	Bernard	1791	1811	Picarot	Cultivat./Laboureur	176			1814+		Picarot	1830	39	O
9	CHAUMAISSON	François	1793	1813	Picarot	Maçon/Laboureur	167								O
10	CHENEY	Annet	1781	1801	Bourg	Maçon/Maçon	166			1814+					N
11	DAGUET	Louis	1793	1813	Basgros	Laboureur/Maçon	157				1814	Mainsat	1859	66	O
12	DOUCET	Antoine	1786	1806	Montgarnon	???/Laboureur	176	Russie 1812							N
13	DOUCET	François	1787	1807	Rivaud	Maçon/Laboureur	163		Oui/ou?				1838	51	O
14	DOUCET	Martin	1784	1804	Anchaud	Maçon/Laboureur	160				1807	Sannat	1808	24	O
15	DUMALANEDE	Antoine	1790	1810	Anchaud	Maçon/Laboureur	167	Dresde 1813							N
16	DUMERY	Jacques	1785	1805	Puylat	Maçon/Maçon	163		Breda(Pays-Bas)			Breda	1806	21	N
17	JOUANNETON	Jean	1783	1803	Serre	Cultivat./Maçon	161		Padoue (Italie)			Padoue	1806	23	N
18	LACOMBE	André	1793	1813	Le Chez	Colon/Colon	164		Lavaur (Tarn)			Lavaur	1814	21	N
19	MAILLARD	André	1774	1794	Le Clos	???/Métayer	162								N
20	MALLET	Gilbert	1780	1800	Masroudier	???/Cultivateur	169								N
21	MALTERRE	Etienne	1778	1792	Le Genêt	???/Laboureur	162								N
22	MANDIGON	François	1792	1812	Tirondet Bas	Maçon/Cultiv.	163			1814+			1854	62	O
23	MOURLON	Jean	1782	1802	St-Pardoux	Maçon/Maçon	158			1815+			1865	83	O
24	RAYET	Barthélémy	1785	1805	Montgarnon	Métayer/Laboureur	161		Breda(Pays-Bas)			Breda	1806	21	N
25	RAYET	Jean	1789	1809	Le Bourg	Maçon/Maréchal	166		Dantzic(Pologne)				1841	52	O
26	RENÉ		1793	1813	Ville du Bois	Maçon/???	157	Espagne 1813							N
27	RIBIERE	Annet	1793	1813	Le Bourg	Maçon/Maçon	160								N
28	RIGAUD	Joseph	1789	1809	Picarot	Maçon/Maçon	170			1814+					N
29	ROUFFET	Jean	1787	1807	Le Cros	???/Métayer	161			1807					N
30	TERRIER	André	1792	1812	Les Valettes	Maçon/Maçon	165								N
31	THURET	Etienne	1794	1814	Samondeix	Cultivat./Maçon	165						1821	27	O

Les noms en caractères gras sont ceux des soldats morts à la guerre.

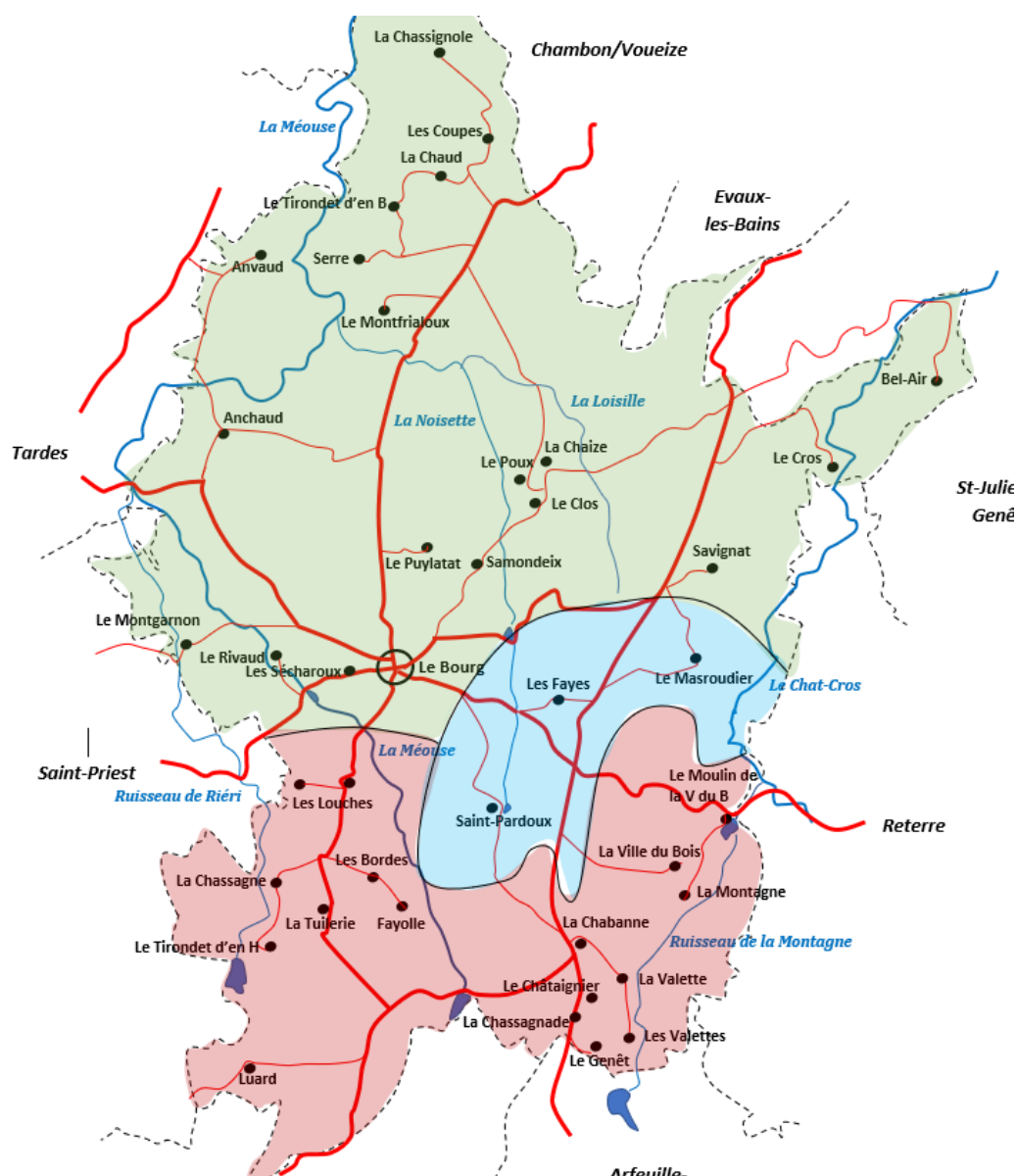
Que peut-on constater à la lecture de ce tableau :

Origine géographique des soldats sannatois : (Villages surlignés en jaune).



On s'aperçoit que les soldats originaires de l'actuelle commune de Sannat proviennent de toutes les parties de notre territoire. Avec des nuances toutefois. Si l'on considère les trois entités qui constituaient Sannat avant la Révolution, on constate que 63% des soldats (19) provenaient de Sannat au sens restreint, alors que la commune représentait à cette époque 56% de l'ensemble de la population des trois communes originelles (seule référence connue : recensements de l'année 1793) ; Fayolle représentait 30% des soldats avec 25% de la population ; et Saint-Pardoux 7% des soldats avec

19% de la population. Les pourcentages sont assez conformes pour les communes de Sannat et de Fayolle, moins pour Saint-Pardoux qui a fourni un contingent de soldats moindre. Pourquoi ? Difficile de formuler une hypothèse, ce n'est peut-être qu'un biais statistique dû au fait que nous sommes sur de petits nombres.



Rappel des limites des anciennes communes : Sannat en haut, Fayolle en bas, Saint-Pardoux au milieu à droite.

Professions des soldats et de leurs pères :

La statistique prête moins à interrogation, tant les chiffres sont parlants. Si l'on raisonne par famille plus que par individu, sachant que beaucoup de

maçons, au cours de leur vie, sont soit maçon, soit paysan, on constate que sur les 30 familles sannatoises pour lesquelles est mentionnée au moins une profession, celle du père donnée par nos relevés d'état-civil, celle du fils donnée par l'autorité militaire ou (et) l'état-civil, 21 sur 30, soit 70% sont des familles de maçons. On atteint même le nombre de 84% si l'on s'en tient aux seuls soldats pour lesquels on a la profession du père et du fils (21 familles sur 25). Alors que l'on a que 4 familles (hors métayers) qui sont totalement composées de paysans.

Ces pourcentages de 70% et même 84% de maçons sont énormes. Ils montrent une fois de plus que la migration des maçons était importante à Sannat dès l'époque de la Révolution et de l'Empire, mais si on compare ces pourcentages avec ceux que l'on avait obtenu en faisant l'étude de la population sannatoise entre 1806 et 1850 (*voir SHP infos N°42 du 26 février 2024*) on constate une différence sensible. Par exemple le pourcentage des pères maçons sur la période 1806-1815 était à peine de 30%, alors que celui des pères cultivateurs était supérieure à 50%. Cette surreprésentation des maçons peut se constater autrement, en faisant une comparaison de conscrits à conscrits, d'une époque à une autre époque. On peut pour cela comparer les conscrits de l'Empire à ceux de la troisième République naissante, à partir des chiffres que l'on a pu les calculer dans nos études précédentes. On constate alors que la part des maçons parmi les conscrits de notre tableau de la page 35 (68%) est à peu près la même que celle de la décennie 1873-1882 (69%)¹⁴, alors que migration était beaucoup plus importante dans ces années 1870. Comme le prouve la part des pères maçons qui était de 51% dans la décennie 1873-1882, alors qu'elle n'était que de 30% dans les années 1806-1815. Comment expliquer cette surreprésentation des maçons parmi les jeunes appelés à combattre sous le Premier Empire ?

Nous ne connaissons pas, pour la Creuse, et à fortiori pour Sannat, la part des jeunes qui étaient réformés, de ceux qui avaient tiré un bon numéro qui les dispenserait du service militaire, et de de ceux qui avaient tiré un mauvais numéro qui les conduirait sur les champs de bataille (ou qui avaient vendu leur bon numéro). Mais nous connaissons les parts relatives pour Paris sous la période napoléonienne (Consulat + Empire : 1799-1815), calculées par l'historien Jean Tulard. Les réformés représentaient 29% des conscrits parisiens, les dispensés parmi les « bons pour le service » représentaient 39%, et les appelés effectifs 32%. Autrement dit, seul le tiers d'une « classe »,

¹⁴ Calcul effectué à partir des fiches matricules qui nous avaient permis de connaître les destinations des maçons migrants).

c'est-à-dire d'une année de naissance + 20, en moyenne sont, à Paris, partis faire les guerres napoléoniennes. Si les pourcentages pour Sannat ont été à peu près les mêmes, on peut légitimement penser que davantage de maçons ont soit été déclarés aptes, soit ont tiré un mauvais numéro. Sauf cas de trucage, cette dernière hypothèse n'est guère plausible (sauf peut-être un peu plus de « aptes »...on a eu l'occasion de montrer que la migration s'était accompagnée d'une amélioration des conditions sanitaires et alimentaires). Reste une dernière possibilité : les maçons représentaient la partie la plus pauvre de la paysannerie, et même certains d'entre eux n'étaient même pas paysans du tout, ne possédant pas de terre. En conséquence combien qui avaient tiré un bon numéro, par nécessité, ou plus ou moins sous la contrainte, ont vendu ce bon numéro à un cultivateur (ou autre personne) plus aisé ? Ou le statut de réformé n'était-il pas accordé plus facilement à ceux qui avaient un peu plus d'argent ou d'influence, sachant que depuis le Directoire (1795) en encore plus le Consulat (1799) on était passé à un gouvernement qui favorisait les plus riches. On peut se poser la question. Comme la guerre de 14-18 a plus exposé à la mort les paysans, et surtout les plus pauvres, les chiffres tendent à prouver qu'il en a été de même un siècle plus tôt.

Les décès :

Sur les 31 soldats recensés, 7 sont décédés à la guerre, 10 sont revenus vivants (même si un est mort l'année suivant son retour, probablement des suites de blessures ou de maladie). Pour 14 d'entre eux, nous ne savons pas ce qu'il advint d'eux. Si l'on s'en tient au 17 dont le sort est connu, cela signifie que le pourcentage de morts à la guerre est de 41%. C'est légèrement supérieur à la moyenne nationale (on estime que pour l'ensemble du pays 800 à 850.000 soldats sont morts sur environ 2.500.000 appelés, soit environ un tiers). Vu qu'à Sannat nous sommes sur des petits chiffres, on peut considérer que nous sommes dans la norme. Mais le nombre de morts n'est-il pas en fait supérieur ? Les 7 décédés sont tous morts à l'hôpital. Etonnant ! En fait nos morts sannatois sont ceux qui ont été reconnus comme morts à l'hôpital. Ceux qui sont morts sur les champs de bataille n'ont pas pu être identifiés, surtout après une défaite où l'armée était en déroute. Parmi les 14 dont on ne sait pas ce qu'ils sont devenus, il a eu les 4 prisonniers, mais parmi les 10 autres, n'y-a-t-il pas eu des morts au combat... ou en internement pour les 4 prisonniers ? Notons qu'une majorité de sannatois déclarés morts sont décédés à l'étranger (4 dont 2 en Italie et 2 aux Pays-Bas, et même 6 si l'on

ajoute les deux décédés près de la frontière espagnole et qui avaient été probablement blessés en Espagne). C'est assez normal vu le caractère européen des guerres napoléoniennes...et symptomatique des guerres de conquête. (Contrairement à la guerre de 14-18 qui a été une guerre défensive, où les soldats sont tombés en France).

Ajoutons que si la durée de vie moyenne des décédés à la guerre est logiquement faible, celle des 10 qui sont revenus a été de 48 ans, ce qui est relativement dans la norme de l'époque.

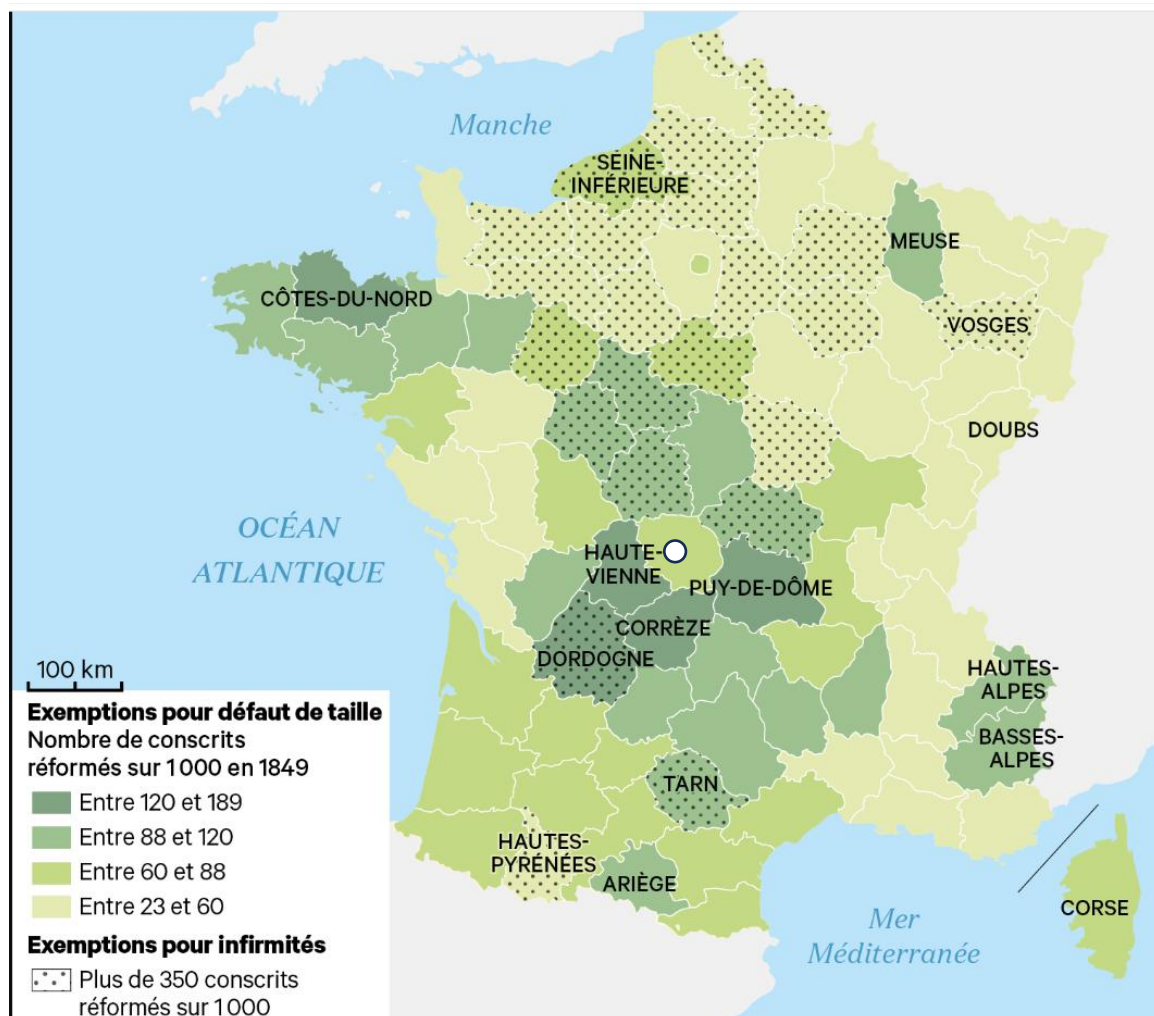
Les déserteurs :

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la désertion en évoquant les cas individuels. Ce que fait apparaître le tableau c'est l'importance du phénomène, 6 sur 31 (soit près de 20%), mais il faut beaucoup relativiser, car dans 5 cas sur 6, ces désertions sont survenues après les capitulations de l'Empereur, alors que les armées étaient en déroute, qu'il n'y avait plus de véritable gouvernement, et que le retour au pouvoir du Roi signifiait la fin de la guerre. Nos Sannatois déserteurs ont simplement anticipé leur départ !

La taille moyenne :

Puisqu'on nous la donne, utilisons la. Pour l'ensemble de nos appelés sannatois, la taille moyenne est de 164 cm. C'est presque autant que la taille moyenne des conscrits que l'on avait recensés avec les fiches matricules presque un siècle plus tard (1873-1921) qui était de 168 cm. Certes, mais si pour la deuxième période il s'agissait de tous les conscrits, pour la première ce sont les appelés...sans les réformés...entre autre pour taille insuffisante (moins de 1m54). Pour se faire une idée relative de la taille des Sannatois par rapport aux autres creusois, j'ai repris un article paru sur le site « Planète Napoléon » que j'avais déjà utilisé dans notre livre N°2, d'un auteur nommé Diégo Mané, qui citait l'exemple d'un conseil de révision creusois de 1807, mais sans préciser le canton. Il notait que la taille moyenne des conscrits déclarés bons pour le service était de 1m60 et que 2 sur 97 avaient une taille égale ou supérieure à 1m70 (Soit 2% dans ce canton de Creuse contre 13% à Sannat). Dans les deux cas (taille moyenne et plus de 1m70) nous faisons mieux que ce canton. Dommage que nous ne sachions pas son nom pour savoir s'il s'agissait d'un canton migrant ou non.

On peut poursuivre sur cette question avec une carte trouvée sur internet, alors que je cherchais des informations sur l'état sanitaire des conscrits au début du 19^{ème} siècle. Elle fait état des exemptions en 1849 pour causes de taille et d'infirmité. On voit que la Creuse (au centre de la carte, avec le point blanc, entre la Haute-Vienne et le Puy de Dôme) se singularise de tous les départements voisins. Elle appartient aux catégories où les réformés sont les moins nombreux, que ce soit pour raison d'insuffisance de la taille (toujours 1m54) ou d'infirmité. Tous nos voisins, dont les conditions naturelles ou économiques sont proches des nôtres, font moins bien que nous. Comme on l'avait déjà vu pour la mortalité infantile ou la durée moyenne de vie, il n'y a qu'une explication possible, le bienfait apporté par la migration des maçons. Cette carte ne fait que confirmer nos hypothèses précédentes.



Comment conclure cet article où l'on a tant parlé de guerre ? En dressant le constat suivant :

Après ces 23 années de conflits presque continus (1792-1815), la France ne connaîtra plus de véritable guerre pendant une quarantaine d'années, si on excepte la conquête de l'Algérie à partir de 1830, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de l'autre Napoléon (1848 en qualité de Président de la République, 1852 en qualité d'Empereur sous le nom de Napoléon III). Le neveu du précédent ira avec une certaine réussite faire la guerre aux Russes en Crimée en 1854-1856, aux Autrichiens en Italie en 1859 (ce qui nous rapportera la Savoie et Nice), échouera au Mexique dans sa tentative de mettre à la tête du pays un empereur qui lui serait dévoué (1861-1867) et sombrera dans la guerre qu'il déclarera à la Prusse en 1870. A nouveau suivra une période de paix d'une quarantaine d'années, jusqu'en 1914 (encore une fois si on excepte les guerres coloniales, qui furent nombreuses). Puis une vingtaine d'années s'écoulèrent avant que n'éclate le deuxième conflit mondial en 1939. La France enchaîna alors deux décennies de guerre (guerre de 1939-1945, guerre d'Indochine 1947-1954, guerre d'Algérie 1954-1962). Depuis 63 ans, enfin, nous vivons (presque) en paix. Puisse cela continuer et puissions-nous ne pas nous laisser entraîner dans la course aux armements, et à la guerre, pour laquelle nos aînés ont déjà tant donné, et tant souffert !

Aux aigles impériales...préférons la Colombe de la paix.

